

# VERS UN AUDIMAT DES SAVANTS ?

## Invitation au débat

PAR MICHEL BERRY, DIRECTEUR DE RECHERCHE CNRS

L'article de Vincent Mangematin nous a, bien sûr, interpellés puisque les mesures de l'influence internationale de la recherche française qu'il retient mettent hors jeu des revues comme *Gérer et Comprendre* et contribuent à ne jauger la qualité des savants français qu'à leur « poids » en nombre de publications dans les revues anglo-saxonnes. Plus généralement, l'obsession de l'évaluation chiffrée qui saisit aujourd'hui la recherche risque de nous conduire dans un monde où l'on choisira les sujets et promouvra les chercheurs en fonction de scores obtenus à une sorte d'audimat, modalité dont on connaît les retombées sur l'originalité de la production télévisée (1). Mais en même temps, le travail considérable réalisé par Vincent Mangematin et le sérieux avec lequel il a voulu le mener ont inspiré un grand respect au Comité de rédaction. De plus, sa recherche permet de donner une photographie claire de ce qu'on peut voir en se polarisant sur les questions de diffusion internationale et de publication dans les revues les plus diffusées, donc de langue anglaise. C'est pourquoi nous l'avons retenu pour publication.

Vincent Mangematin montre que les chiffres ne donnent pas une image flatteuse de la recherche française et que les choses risquent de ne pas changer rapidement. À partir de là, on peut désespérer, en se disant que les Français sont devenus petits à force d'en rester à des échanges gaulois. On peut aussi chercher à faire pression pour qu'ils publient dans des revues anglo-saxonnes et, pour accentuer cette pression, proclamer que les revues de langue française ne méritent plus l'intérêt des meilleurs chercheurs ; c'est la réaction aujourd'hui de responsables de l'animation ou de l'évaluation de la recherche, qui me semblent saisis de fébrilité comme dans les phases de sauve-qui-peut. C'est d'autant plus mal venu pour le domaine de la gestion que le système académique américain est critiqué depuis plus de dix ans par des chercheurs américains réputés : un article dévastateur de Jeffrey Pfeffer (2) stigmatisant l'*irrelevance* de la production académique a ainsi fait l'objet d'une séance spéciale au congrès annuel 2003 de l'Academy of Management et vient de se voir remettre lors du congrès de l'Academy of Management le prix du meilleur article en matière de recherche et d'enseignement.

On devrait donc plutôt prendre du recul en se demandant en quoi il est pertinent pour piloter la recherche de se fonder sur des critères aussi simples, et quelles voies alternatives à une soumission aux standards anglo-saxons permettent de cultiver notre génie propre et de le faire reconnaître.

On comprendra que cette dernière voie a la préférence de *Gérer et Comprendre*, ce qui ne veut pas dire qu'elle traite par le mépris les publications en langue anglaise ou les travaux anglo-saxons. En tout cas, il est dans la tradition de notre revue d'encourager des débats sur des sujets importants comme ici, celui de l'identité des recherches françaises.

Nous donnerons écho à vos réactions, que vous pouvez adresser à Michel Berry, Ecole de Paris du Management, 94 bd du Montparnasse, 75014 Paris, ou par l'internet à [mberry@paris.ensmp.fr](mailto:mberry@paris.ensmp.fr). Pour lancer le mouvement, voici une réaction d'Armand Hatchuel.

(1) Michel BERRY, « La recherche saisie par la mesure. Vers des camisoles invisibles ? » dans *Mesure(s)*, ouvrage collectif, éd Isabelle Martinez et Christine Pochet, à paraître aux Presses Universitaires de Toulouse, novembre 2004

(2) PFEFFER, J. & FONG, C.T., 2001 « The end of business schools ? Less success than meets the eye », *Academy of Management Learning and Education*, 1: 78-95

# LES LIMITES DES MÉTRIQUES D'IMPACT

## Réponse à Vincent Mangematin

PAR ARMAND HATCHUEL, PROFESSEUR, ECOLE DES MINES DE PARIS - FENIX CENTER CHALMERS INSTITUTE GÖTEBORG

J'ai lu l'article de Vincent Mangematin avec beaucoup d'intérêt. Et comme il a souhaité m'en soumettre une première version, je ne reprendrai ici que les remarques que soulève encore, à mes yeux, cette étude et qui précisent les limites méthodologiques que l'auteur signale lui-même à la fin du texte et dont il faut lui faire crédit. Je ne suis pas surpris par le constat quantitatif d'ensemble. Je connais une part de la situation en tant que membre des comités éditoriaux de deux revues *Organization studies* (européenne) et *Organization Science* (américaine) où les chiffres dont je peux disposer sont proches des tendances constatées par l'auteur. Nous y retrouvons aussi bien la surreprésentation des USA et d'un tout petit nombre de pays européens (UK, pays scandinaves..) autant que la faible présence de la France ou de l'Allemagne. Si, à l'aide de quelques indicateurs sommaires, l'auteur souhaitait inviter la recherche en gestion française à publier plus, il n'y aurait pas là matière à débat et je me rangerais à ses côtés.

Mais l'article de Mangematin n'est pas une simple note de conjoncture. Il s'efforce longuement de justifier, voire de théoriser, une vision de la recherche qui laisse croire que l'on peut interpréter les indicateurs classiques de publication et de citation, sans prendre la peine d'étudier en détail la nature des connaissances produites et le type de recherche dont il s'agit. Cette hypothèse méthodologique appelle, on le sait bien, de fortes réserves que je ne peux toutes développer ici. Aussi, me limiterai-je à montrer sur l'exemple qu'il traite pourquoi on doit sensiblement tempérer l'interprétation de ces données pour des raisons qui tiennent à la fois aux limites générales inhérentes à ce type de "métrique" d'impact et aux traits propres des disciplines considérées.

### LES LIMITES DE LA METHODE

Indépendamment de la discipline concernée, ce type d'étude quantitative par les revues et les citations constitue une approche pauvre et réductrice de la production des chercheurs : on mesure en quelque sorte une fréquence de "présence" et de "citations" qui ne saurait tenir lieu d'évaluation de la qualité, de l'originalité, de l'importance sociale des recherches conduites. Et il serait dangereux que ces types de comptages, parce qu'ils sont faciles à faire, se substituent progressivement à la connaissance véritable d'une science, de son état de développement et des travaux concernés ; connaissance certes plus difficile à acquérir mais qui, seule, permet d'évaluer un contenu et une utilité sociale. L'existence de revues approuvées par des pairs indique certes l'existence d'un milieu académique actif, mais non pas la reconnaissance universelle de la qualité et de la pertinence de ces recherches. Ceci est d'autant plus vrai dans les sciences économiques et sociales, où coexistent des paradigmes divers, parfois opposés, et des traditions culturelles diverses.

L'analyse est exclusivement construite sur les revues, or dans beaucoup de disciplines, et notamment en gestion, la diffusion des connaissances passe beaucoup plus souvent par les livres et les ouvrages collectifs. Imagine-t-on que l'influence des philosophes français comme Foucault, y compris en gestion, est passée par des articles dans les revues américaines de philosophie ou de management ? Si l'on observe aussi la production sociologique française, les livres de Crozier, Touraine, Bourdieu n'ont-ils pas eu plus d'impact que leurs articles ? En gestion, il y a aussi une littérature faite d'ouvrages qui a joué un rôle très important dans l'histoire de la discipline : les modèles industriels japonais où les théories de "l'excellence" ont d'abord été proposés par des ouvrages marquants. Par ailleurs,

Indépendamment de la discipline concernée, ce type d'étude quantitative par les revues et les citations constitue une approche pauvre et réductrice de la production des chercheurs (La bibliothèque de l'Ecole Normale Supérieure en 1888) © Collection ROGER-VIOLLET

dans beaucoup de domaines, la participation à des ouvrages collectifs, prolongeant un séminaire ou un colloque, est le véhicule même de la mise en réseaux et de l'internationalisation. Négliger cette littérature, c'est aussi décourager une des formes les plus actives de la recherche internationale. Cela est si vrai que cela explique la tendance actuelle de beaucoup de revues à recourir à des numéros spéciaux (*special issues*) afin de se rendre plus utiles, car ces recueils permettent un véritable état des lieux des connaissances, contrairement à la collation disparate d'articles publiés au fil des jours.

Enfin, même si l'on tient à n'étudier que des signes d'audience et non pas, je le répète, le véritable contenu des travaux, il y aurait d'autres signes possibles : les invitations dans les universités étrangères, les invitations à donner des conférences plénières dans de grands colloques, la présence dans des *boards* de revues. Sans oublier l'impact sur le tissu industriel ou social qui, dans les sciences de l'homme et de la société et, certainement, en gestion, est au moins un signe de pertinence des recherches (ce point fait d'ailleurs l'objet d'un débat critique puisqu'il a été retenu comme thème de l'AOM 2004, la plus grande conférence internationale de management) .

---

## QUELQUES TRAITS DE L'HISTOIRE DES SCIENCES DE GESTION

---

### L'histoire complexe de la Gestion en France

Toute analyse de ces recherches devrait partir du fait que ces disciplines ont eu, depuis fort longtemps et encore aujourd'hui, une identité internationale anglo-saxonne (US et UK...). Il faut bien mesurer que ces disciplines n'existaient pas en France, il y a trente ans, alors que les programmes de MBA américains datent des années 50 ! L'analyse des recherches françaises, et donc de leur diffusion, doit aussi être relativisée en tenant compte de l'histoire complexe de la discipline dans ce pays. Un exemple : Henri Fayol est internationalement reconnu comme l'un des fondateurs des Administrative studies ; il est activement étudié dans le monde anglo-saxon dès les années 30. Par contre, dans le contexte national et pour des raisons qui tiennent tant à l'histoire sociale qu'à l'histoire des universités, ce courant de recherche n'a jamais eu d'autonomie ni même droit de cité, jusqu'aux années 60. Il

faut donc commencer par rappeler que la recherche française vient de loin et que, sous cette perspective, elle a plutôt contribué, de façon rapide et non par un rattrapage mimétique des courants classiques, à de nouveaux développements des objets ou des méthodes de la discipline. Cette situation est d'ailleurs similaire en Allemagne et il faut savoir que la première conférence européenne de management (EURAM) a eu lieu il y a seulement quatre ans ! Et qu'il n'y a pas en France d'associations savantes aussi actives que la British ou la Scandinavian Academy of Management.

Le périmètre scientifique et épistémologique des sciences de gestion.

Dans tous les pays, y compris aux USA, les sciences de gestion se sont divisées en deux grands courants. D'une part, une école quantitative, formaliste, conceptrice de modèles et d'outils de gestion ; d'autre part, une école structuraliste et organisationnelle, plus historique et plus qualitative. Or, beaucoup de chercheurs français se rangent dans la première école (ordonnancement, programmation, algorithmique de la décision...). Il suffit d'évoquer, dans ce domaine l'Ecole de la décision multicritère créée par Bernard Roy ou de nombreux courants en gestion et génie industriel. Or, l'auteur ne prend pas en compte cette dualité du champ. Il se situe dans le seul contexte des sciences sociales (SSCI) où se retrouve, en effet, une partie de ce qui se publie dans les revues de management (surtout le courant structuraliste ou de l'*organizational behaviour*), mais il omet complètement le courant formalisateur, modélisateur et instrumental de la gestion. La plupart des revues de recherche opérationnelle ne figure pas dans la liste étudiée et je n'évoquerai même pas le cas des revues de mathématiques

appliquées ou d'informatique. On voit évidemment le biais quantitatif qui peut ainsi s'introduire dans les données et qui mériterait une étude précise. Mais, à vrai dire, ce n'est pas notre débat. Cette question souligne surtout la spécificité des frontières épistémologiques contemporaines des sciences de gestion, que l'on ne peut négliger dans l'analyse. De plus, l'un des grands intérêts scientifiques de ces disciplines vient de ce qu'elles reposent la question de la validité du clivage traditionnel entre sciences sociales et sciences de la matière car l'analyse d'un modèle de comptabilité industrielle, d'un modèle de production ou d'un modèle de gestion de projet relève simultanément de ces deux épistémologies. Ainsi, au-delà du texte de l'auteur ou même des sciences de gestion, je crois surtout qu'il est essentiel que dans les recherches sur la Recherche, les analyses du contenu des travaux, de leur fécondité, des problèmes scientifiques qu'ils posent précèdent et déterminent la recension des données quantitatives ou qualitatives, ne serait-ce que pour les rendre plus pertinentes. Au-delà des signes d'audience, les contextes épistémologique, historique, social et éditorial des recherches devraient nous préoccuper de façon

privilegiée si nous voulons comprendre ce que produit la recherche contemporaine et comment se développent des courants divers, dans l'affrontement des institutions, des cultures et des paradigmes (\*).

© Boyer-VIOLLET

Henri Fayol (1841-1925) est internationalement reconnu comme l'un des fondateurs des Administrative studies ; il est activement étudié dans le monde anglo-saxon dès les années 30.

(\*) A. HATCHUEL, T. GAUDIN, *Les nouvelles raisons du savoir*, Editions de L'aupe Paris 2003..